

## Repenser l'histoire en exil. L'exil comme lieu de réinterprétation de l'histoire allemande

Matthias Waechter

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5720>

DOI : 10.4000/cdlm.5720

ISSN : 1773-0201

### Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

### Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2011

Pagination : 101-106

ISBN : 2-914561-54-9

ISSN : 0395-9317

### Référence électronique

Matthias Waechter, « Repenser l'histoire en exil. L'exil comme lieu de réinterprétation de l'histoire allemande », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 82 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5720> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.5720>

---

## Repenser l'histoire en exil. L'exil comme lieu de réinterprétation de l'histoire allemande

Matthias WAECHTER

L'émigration des intellectuels, universitaires, artistes et écrivains de langue allemande pendant les années 1933-1945 constitue un phénomène central dans l'histoire de l'exil. Elle a entraîné un transfert de culture et de connaissances presque unique dans l'histoire contemporaine. En même temps, l'exil pendant le nazisme a représenté une rupture profonde dans d'innombrables biographies. Quelques exilés ne sont pas parvenus à s'intégrer dans leurs pays d'accueil et n'ont pas pu compenser la perte de leur pays d'origine. Pour d'autres, l'immigration ouvrait de nouvelles perspectives professionnelles et intellectuelles, elle les exposait à de nouvelles influences culturelles et leur assurait un rayonnement international. Beaucoup sont devenus des citoyens à part entière de leur pays d'accueil, et ont adopté une nouvelle identité. D'autres, en revanche, ont opté dès la fin du nazisme, pour un retour en Allemagne<sup>1</sup>.

Les intellectuels exilés constituaient un groupe marginal de la société allemande, par leur nombre mais aussi par leur orientation politique. Ils étaient, en grande partie, des Allemands d'origine juive qui avaient perdu leurs postes universitaires dès le printemps 1933. L'autre partie était constituée d'opposants farouches au national-socialisme, c'est-à-dire de libéraux, socialistes ou communistes. Ils étaient parmi cette minorité d'intellectuels allemands qui avaient soutenu sans équivoque la République de Weimar.

La destination finale pour une grande partie des émigrés fut, par nécessité ou par préférence, les États-Unis. Ce pays les attirait par sa tradition démocratique, sa société libérale et sa tolérance religieuse. Pourtant, ils se voyaient aussi confrontés à des préjugés antijuifs, qui étaient encore à cette époque largement répandus aux États-Unis. Dans la majorité des cas, les États-Unis représentaient pour eux un pays d'avenir qui leur facilitait le rejet de certaines traditions de leurs pays d'origine. Néanmoins, la majorité des intellectuels exilés n'arrivèrent pas à s'intégrer complètement dans ce nouveau contexte et à en faire leur « préoccupation » centrale ; ils restèrent profondément attachés à leur pays d'origine tout en essayant d'expliquer les raisons de sa dérive vers le totalitarisme. « J'adoptais une

---

1. Claus-Dieter Krohn *et al.*, *Handbuch der deutschsprachigen Emigration 1933-1945*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1998.

double vie» déclarait l'historien exilé Fritz Stern, « le passé allemand d'un côté, toujours présent, toujours funeste ; le présent américain de l'autre, direct, insécurisant, mais toujours prometteur. Je vivais par la force des choses et par ma propre volonté, dans ces deux mondes »<sup>2</sup>.

Penser en exil, cela voulait dire pour beaucoup d'émigrés : penser l'Allemagne, son histoire, sa société et sa culture. La dérive fasciste du pays était la raison de leur exil ; or, il fallait l'élucider pour donner un sens à cette situation vécue souvent douloureusement. Aussi, les émigrés éprouvaient-ils le désir d'expliquer aux citoyens de leurs pays d'accueil les raisons pour lesquelles l'Allemagne était devenue une dictature totalitaire. Expliquer la dérive fasciste de l'Allemagne, cela signifiait pour eux repenser l'histoire de l'Allemagne dans son intégralité. Pour la plupart des historiens et intellectuels exilés, l'arrivée au pouvoir d'Hitler ne pouvait pas être comprise comme un simple accident ou comme le résultat politique de la crise de 1929 et de ses conséquences sociales. Il fallait rechercher des racines plus profondes dans l'évolution de la société allemande et dans ses traditions politiques. Il fallait procéder à une révision radicale de l'interprétation de l'histoire allemande<sup>3</sup>.

C'est dans cette perspective que plusieurs exilés interprétèrent l'histoire de l'Allemagne comme une évolution exceptionnelle par rapport aux nations occidentales. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, selon une vision largement défendue par les exilés, l'Allemagne avait emprunté un chemin particulier (*Sonderweg*), en rejetant la pensée des Lumières, l'héritage de la Révolution française, le libéralisme démocratique et l'égalitarisme de la société moderne<sup>4</sup>. Cet exceptionnalisme allemand isolait le pays vis-à-vis de ses voisins d'Europe occidentale et des États-Unis. Il est important de souligner que c'est la confrontation avec les traditions politiques des États-Unis qui montra aux émigrés la spécificité de leur pays d'origine. C'est dans ce sens que Hajo Holborn, un historien émigré d'origine juive disait : « Ma transformation en Américain m'a donné une perspective beaucoup plus large sur tout ce qui est allemand »<sup>5</sup>.

Quels étaient alors les éléments principaux de cet exceptionnalisme allemand ? Quelques historiens essayèrent de le découvrir par l'évolution sociale et économique du pays, sa modernisation tardive et partielle, et la persistance de ses anciennes élites pré-démocratiques. Exemples sont dans ce contexte les recherches du célèbre historien Hans Rosenberg, arrivé aux États-Unis en 1934, professeur d'abord à Brooklyn College et plus tard à Berkeley. Il avait fait ses études chez

2. Fritz Stern, *Fünf Deutschland und ein Leben. Erinnerungen*, München, C.H. Beck, 2007, p. 172.
3. Sur les idées développées dans cet article voir les différentes contributions dans Hartmut Lehmann et James J. Sheehan (dir.), *An Interrupted Past. German-Speaking Refugee Historians in the United States after 1933*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.
4. De la littérature abondante sur l'exceptionnalisme allemand nous ne citons que quelques contributions : Hans Boldt, « Deutschland : Ein europäischer 'Sonderfall' ? », dans Christoph Gusy (dir.), *Demokratie in der Krise : Europa in der Zwischenkriegszeit*, Baden-Baden, Nomos, 2008, p. 354-369 ; Helga Grebing (dir.), *Der « Deutsche Sonderweg » in Europa 1806-1945. Eine Kritik*, Stuttgart, Kohlhammer, 1986.
5. Hajo Holborn, *History of Modern Germany*, tome 1 : *The Reformation*, Princeton, Princeton University Press, 1982, p. x.

Friedrich Meinecke, doyen de l'historiographie allemande, représentant d'une « histoire des idées » et défenseur de la République de Weimar. Meinecke, en tant que libéral convaincu, avait d'ailleurs dirigé les thèses d'une grande partie des historiens émigrés. Rosenberg, qui se décrivait comme « démocrate de gauche », était d'abord attiré par « l'histoire des idées » selon le modèle de son maître<sup>6</sup>. Aux États-Unis, il se laissa convaincre par l'approche d'une histoire sociale et l'appliqua au passé de l'Allemagne. Dans les années 1940 et sous l'impact de la guerre, il commença un grand projet de recherche destiné à élucider l'histoire d'une classe dirigeante du pays : les « Junker », ces aristocrates ruraux de Prusse, qui avaient acquis une position dominante dès le xvii<sup>e</sup> siècle, et qu'ils réussirent à conserver jusqu'à l'époque contemporaine. Les « Junker », selon l'analyse de Rosenberg, maintinrent leur influence pendant la République de Weimar, qu'ils combattaient et qu'ils arrivèrent à faire échouer en pilotant le revirement antirépublicain des années 30. Rosenberg concevait ses recherches comme sa « contribution universitaire et idéologique au remaniement démocratique de l'Allemagne »<sup>7</sup>. Son livre *Bureaucratie, aristocratie, autocratie*, qui ne parut qu'en 1958, montrait comment la société politique allemande des xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> siècles avait conservé le statut des élites agraires et militaires en leur donnant un accès privilégié aux cercles internes du pouvoir<sup>8</sup>. Le message politique que ce livre transmettait discrètement était qu'il fallait rejeter l'héritage néo-féodal et autocratique de la Prusse pour aligner l'Allemagne sur la tradition démocratique de l'Occident. Pour d'autres émigrés, comme les économistes Gerschenkron et von Hayek, le fardeau historique de l'Allemagne était trop lourd, sa modernisation trop partielle, pour réussir la transformation démocratique après la première guerre mondiale<sup>9</sup>. Dans cette perspective, l'arrivée au pouvoir d'une dictature n'était pas une coïncidence mais bien la conséquence de l'exceptionnalisme allemand.

D'autres auteurs en exil touchèrent à l'idée d'un exceptionnalisme allemand dans une autre perspective, celle de l'histoire culturelle et intellectuelle. Pour eux, l'isolement de l'Allemagne vis-à-vis de l'Occident avait des racines très anciennes, remontant au xvi<sup>e</sup> siècle et au temps des réformes protestantes. Luther, qui insistait sur la relation individuelle de chaque croyant avec Dieu mais prônait l'obéissance vis-à-vis de l'autorité monarchique, était pour eux à l'origine d'une propension antipolitique de la pensée allemande. C'est pour cela que le rationalisme politique des Lumières resta toujours minoritaire en Allemagne. Quand le pays s'unifia au xix<sup>e</sup> siècle, il conçut la nation non pas comme une communauté politique mais comme une communauté ethnique. C'est dans ce sens que s'exprima l'écrivain

6. Lettre de Hans Rosenberg à Eugene N. Anderson, 2 sept. 1933, dans Gerhard A. Ritter (dir.), *Friedrich Meinecke. Akademischer Lehrer und emigrierte Schüler. Briefe und Aufzeichnungen 1910-1977*, Munich, Oldenbourg, 2006, p. 321.

7. Lettre de Rosenberg à Friedrich Meinecke, 6 mai 1946, dans Gerhard A. Ritter (dir.), *Friedrich Meinecke...*, op. cit., p. 350.

8. Hans Rosenberg, *Bureaucracy, Aristocracy, and Autocracy*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1958.

9. Alexander Gerschenkron, *Bread and Democracy in Germany*, Berkeley, University of California Press, 1943. Friedrich von Hayek, *The Road to Serfdom*, Chicago, University of Chicago Press, 1944.

Thomas Mann dans son célèbre texte « Sur l'Allemagne et les Allemands » écrit en 1945 dans l'exil américain :

L'Allemagne n'a jamais appris à réconcilier la notion de la nation avec celle de la liberté. La nation est née dans la Révolution française ; elle est une notion révolutionnaire et libertaire, qui inclut l'humanité et qui signifie Liberté vis-à-vis de l'intérieur, et Europe vis-à-vis de l'extérieur. Toute l'attraction de l'esprit politique français découle de cette unité ; tout ce qui est étroit et déprimant dans l'enthousiasme patriotique allemand découle du fait que cette unité ne s'est jamais construite<sup>10</sup>.

L'historien Hans Kohn, émigré d'abord en Israël puis aux États-Unis, construisit un modèle d'explication du phénomène nationaliste, en juxtaposant le nationalisme subjectif-politique représenté par la France et le nationalisme objectif-culturel représenté par l'Allemagne. Il était évident pour lui que ce dernier type de nationalisme avait des conséquences néfastes, en incitant à la conquête et à l'exclusion ethnique<sup>11</sup>. Dans le même ordre d'idées, le sociologue exilé Hellmuth Plessner analysa l'Allemagne comme une « nation retardée » qui avait achevé la construction d'un État nation seulement au XIX<sup>e</sup> siècle, en se fondant sur une vision ethniciste de la nation et non pas sur une idée politique<sup>12</sup>.

Pendant la guerre, l'extermination des juifs ne fut pas au centre des réflexions des exilés. Ils étaient d'abord occupés à tenter de comprendre le régime nazi, analysant sa structure et contextualisant ce système par rapport à des phénomènes contemporains comme le fascisme italien et le stalinisme<sup>13</sup>. C'est ainsi que Franz Neumann, émigré d'origine juive, écrivit la première analyse des structures du régime national-socialiste sans placer la persécution des juifs au centre de son interprétation<sup>14</sup>. Ce n'est qu'en 1943 que les exilés commencèrent à comprendre le génocide des juifs comme un phénomène singulier dans l'Histoire. C'est dans ce sens qu'Hannah Arendt se souvient de l'époque où elle reçut des informations sur les camps d'extermination.

Cela a été au fond le plus grand choc. Avant, on se disait : « Eh bien, nous avons alors des ennemis. C'est dans l'ordre des choses. Pourquoi un peuple n'aurait-il pas d'ennemis ? » Mais il en a été tout autrement. C'était vraiment comme si l'abîme s'ouvrait devant nous, parce qu'on avait imaginé que tout le reste aurait pu d'une certaine manière s'arranger, comme cela peut toujours se produire en politique<sup>15</sup>.

10. Thomas Mann, « Deutschland und die Deutschen », *Lesebuch zur deutschen Geschichte*, tome III, *Vom Deutschen Reich bis zur Gegenwart*, Dortmund, Chronik Verlag, 1984, p. 181-200, citation p. 189.
11. Hans Kohn, *The Idea of Nationalism. A Study in its Origins and Background*, New York, Macmillan, 1944.
12. Helmuth Plessner, *Die verspätete Nation. Über die politische Verführbarkeit bürgerlichen Geistes*, 3<sup>e</sup> édition, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1988.
13. Sur la perception de la Shoah aux États-Unis, Peter Novick, *The Holocaust in American Life*, Boston / New York, Houghton Mifflin, 1999.
14. Franz Neumann, *Behemoth. The Structure and Practice of National Socialism*, New York, Octagon, 1942.
15. Hannah Arendt, entretien avec Günther Gaus cité par Ernst Schulin, « Hannah Arendt als Historikerin », dans Hannah Arendt, *Arbeit an der Geschichte. Etappen der Historisierung auf dem*

Pourtant, c'est seulement après la guerre qu'elle écrira son célèbre ouvrage *Les origines du totalitarisme*, dans lequel elle fournira une des premières analyses des sources idéologiques de la Shoah<sup>16</sup>.

Dans l'Allemagne de l'après-guerre, la réception des ouvrages des exilés se fit de façon très hésitante. Très peu d'entre eux reçurent des offres à rejoindre des universités allemandes afin de leur permettre de revenir. Les historiens et intellectuels qui étaient restés au pays dominaient la vision du passé<sup>17</sup>. La plupart d'entre eux décrivaient les années du régime nazi par des termes tels que « tragédie », « malheur » ou « catastrophe », comme si l'Allemagne avait été atteinte par un désastre naturel. Les différences entre les visions des historiens émigrés et de ceux qui étaient restés dans le pays devinrent palpables lors d'une controverse apparue juste après la guerre. Un de ses protagonistes fut ironiquement Friedrich Meinecke, qui avait tant influencé les historiens émigrés. Âgé de 85 ans, il avait publié en 1946 un livre intitulé *La catastrophe allemande*, dans lequel il analysait les causes du nazisme, en attaquant fortement l'héritage du militarisme prussien<sup>18</sup>. Quelques mois plus tard, il revenait sur son interprétation critiquant les traditions prussiennes et rejetait la thèse des « dérives » (*Irrwege*) dans l'histoire de l'Allemagne. Dans un article pour la revue *Der Monat*, il décrivait l'histoire allemande depuis le XVII<sup>e</sup> siècle comme fatalement tragique, puisqu'elle était déterminée par sa position géopolitique<sup>19</sup>. Située au centre de l'Europe et divisée en plusieurs petits États, elle était une proie idéale pour ses voisins occidentaux et orientaux. Ainsi, elle avait le choix entre rester un « territoire de dépression » exploité par les puissances voisines, ou bien devenir elle-même grande puissance, capable d'intégrer un grand espace géographique dans un seul État fort : choix finalement tranché par Bismarck lors de la création du II<sup>e</sup> Reich. D'une façon quelque peu ésotérique, Meinecke plaidait pour une vision « verticale » de l'histoire, qui devait compléter une interprétation purement « horizontale » analysant des relations temporelles entre causes et effets. La vision « verticale » permettait de constater que même dans les pires moments de son histoire politique, le pays avait fait preuve de moralité et de vitalité culturelle.

Cette interprétation absolutoire du passé allemand suscita une vive réponse de la part de Hajo Halborn, ancien élève de Meinecke, émigré juif et professeur à la prestigieuse Yale University. Pour lui, une « critique radicale de l'histoire » était une « obligation nationale d'une extrême urgence », pour que le peuple allemand puisse comprendre les raisons de sa situation actuelle et commence à

---

*Weg zur Moderne*, Francfort, Campus, 1997, p. 199. Voir aussi : Sylvie Courtine-Denamy, *Le souci du monde. Dialogue entre Hannah Arendt et quelques-uns de ces contemporains*, Paris, Vrin, 1999, p. 63-83.

16. Hannah Arendt, *The Origins of Totalitarianism*, New York, Harcourt & Brace, 1951.

17. Claus-Dieter Krohn, « Unter Schwerhörigen ? Zur selektiven Rezeption des Exils in den wissenschaftlichen und kulturpolitischen Debatten der frühen Nachkriegszeit », dans Bernd Weisbrod (dir.), *Akademische Vergangenheitspolitik. Beiträge zur Wissenschaftskultur der Nachkriegszeit*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2002, p. 97-120.

18. Friedrich Meinecke, *Die deutsche Katastrophe. Betrachtungen und Erinnerungen*, Wiesbaden, Brockhaus, 1946.

19. Friedrich Meinecke, « Irrwege in unserer Geschichte ? », *Der Monat*, n° 13, 1948, p. 3-6.

préparer un avenir meilleur. Critiquer l'histoire, cela impliquait aussi identifier les moments au cours desquels l'Allemagne avait dérapé : l'État-puissance dans sa conception bismarckienne ne fut pas une conséquence fatidique de la position géopolitique du pays, mais bien d'un choix politique conscient. Aucune nécessité tragique ne poussait l'Allemagne à annexer l'Alsace-Lorraine et ainsi à créer le conflit franco-allemand. Holborn accusa Meinecke d'occulter l'idée de culpabilité, qui était pourtant élémentaire pour faire comprendre au peuple allemand la nécessité d'un recommencement démocratique<sup>20</sup>. Un historien britannique, Geoffrey Barraclough, souscrivit à la position de Holborn dans un article pour le même journal, tandis que les principaux historiens allemands se ralliaient à Meinecke. Ils se renfermaient dans l'idée vague d'une « tragédie » allemande, suite d'un destin déterminé par la géopolitique. C'est ainsi que la « critique radicale de l'histoire » exigée par Holborn n'eut pas lieu dans l'Allemagne d'après-guerre.

La révision de l'histoire allemande commencera pourtant quinze ans après, quand une nouvelle génération d'historiens deviendra influente. Cette génération, née dans les années 1930, était peu marquée par l'idéologie nazie. Ses représentants étaient sceptiques vis-à-vis des universitaires qui avaient passé les années 1933 à 1945 en Allemagne et faisaient davantage confiance aux émigrés. Ils lisaient les ouvrages des exilés, ils écoutaient leurs conférences quand ceux-ci se rendaient en Allemagne. Pour cette génération, la vision d'une voie particulière pour l'Allemagne, le « Sonderweg », devint l'interprétation dominante de l'histoire allemande moderne. On peut même dire que l'identité collective de la RFA à partir des années 1960 se fonda sur cette interprétation du passé allemand. La République fédérale, selon cette vision, comme démocratie post-nationale et intégralement occidentalisée avait tiré des leçons de deux siècles d'isolement et d'aliénation de la tradition occidentale<sup>21</sup>. Tardivement, la pensée de l'exil devint le courant majeur de l'interprétation de l'histoire allemande.

20. Hajo Holborn, « Irrwege in unserer Geschichte ? », *Der Monat*, n° 17, 1950, p. 531-535.

21. Les ouvrages de l'historien Heinrich August Winkler sont un parfait exemple de cette interprétation. Voir son histoire de l'Allemagne sous le titre révélateur : « Le long chemin vers l'Ouest », dans Heinrich August Winkler, *Der lange Weg nach Westen*, Munich, Beck, 2002 et 2005, 2 vol.